

REPRISE DU DÉBAT TARDE-DURKHEIM DÉCEMBRE 1903

Version 23-6-08 avec ajouts de EV après la reprise par BL+FAT+LS du montage de Eduardo Vargas, plus corrections Vargas et en appendice ajout suggéré par lui concernant l'imitation+correction Reynié.

Montage original : Eduardo Vargas

Mise en scène : Frédérique Aït-Touati

Le Doyen : (texte de Louise Salmon)

Gabriel Tarde : joué puis commenté par Bruno Latour

Emile Durkheim : joué puis commenté par Bruno Karsenti

Tous les propos ont été prononcés et publiés par les protagonistes, seuls les passages entre crochets correspondent à des ajouts nécessaires à la mise en scène.

« Te rappelles-tu la discussion qui eut lieu à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales entre Durkheim et mon père ? Avant qu'ils n'aient dit un mot, par leur physionomie, leur regard, leurs gestes, on devinait ce qui séparait ces deux hommes, et on devinait qu'une telle discussion n'était qu'une folie. »

In Correspondance Jean Paulhan Guillaume de Tarde 1904-1920, Cahiers Jean Paulhan, Paris, Gallimard, 1980, p.20.

Monsieur le Doyen : Alfred Croiset

[« Mesdames, Messieurs,

C'est un honneur de vous accueillir aujourd'hui, à l'Ecole des Hautes Etudes sociales, ici au 16 rue de la Sorbonne. Il me revient de le faire au nom de Mme Dick May, sa très éminente secrétaire générale et fondatrice ; au nom de ses directeurs et très éminents collègues, MM. Emile Boutroux et Emile Duclaux.

L'Ecole est une institution d'enseignement des sciences sociales née il y a tout juste trois ans, en novembre 1900.

L'Ecole des Hautes Etudes sociales veut comprendre, jusque dans leur subtilité, les grandes questions sociales. Je dois particulièrement préciser aujourd'hui que si notre institution n'est nullement hostile à la spéculation théorique, de même qu'elle est avant tout soucieuse des réalités empiriques, de même, elle souhaite connaître des questions d'actualité.

En juillet dernier, le Xème Congrès International de Sociologie s'est penché sur un problème d'une importance cruciale, à savoir « Les rapports de la psychologie et de la sociologie ».

C'est dans la continuité du thème de réflexion de ce dernier congrès que nous avons choisi de consacrer une série de conférences à l'étude des « Rapports que la sociologie entretient avec les différentes sciences sociales et les disciplines auxiliaires ».

Cette série de conférences prend place dans le cadre du cours de Sociologie de l'Ecole des hautes études sociales pour l'année 1903-1904.

La sociologie est une jeune discipline. Mais elle influence déjà grandement l'appréhension des questions sociales actuelles.

Deux éminents confrères représentent aujourd'hui cette jeune discipline. Dans le cadre d'une discussion contradictoire, nous les avons invités à définir la

sociologie, à en démontrer la spécificité tout en exposant les méthodes qu'ils estiment appropriées à l'étude des faits sociaux dans le cadre de cette discipline. C'est donc, en tant que président du conseil de direction et président du comité d'enseignement de l'école de morale et de pédagogie, que j'ai l'honneur de vous présenter :

Monsieur Gabriel Tarde qui est professeur au Collège de France, à la chaire de Philosophie moderne et membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1901 et membre de notre Ecole, au conseil de direction et au comité d'enseignement de l'école de morale et de pédagogie. Monsieur Tarde est l'auteur des fameuses *Lois de l'imitation* et il a publié récemment un ouvrage intitulé *La Psychologie économique*.

Monsieur Emile Durkheim, depuis 1902 suppléant à la chaire des sciences de l'éducation, à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Monsieur Durkheim a publié les très remarquables *Règles de la méthode sociologique* et il est par ailleurs le fondateur de la revue *l'Année sociologique* qui recense annuellement les travaux de sociologie réalisés tant en France qu'à l'étranger.

Mesdames, Messieurs, je vais maintenant laisser la parole à nos deux éminents collègues, en proposant au plus jeune, Monsieur Emile Durkheim, de bien vouloir définir d'abord sa conception de la sociologie dans ses rapports avec les autres sciences.]

Durkheim :

(Textes I, p.43sq).

Depuis quelque temps, la sociologie est à la mode. Le mot, peu connu et presque décrié il y a une dizaine d'années, est devenu d'un usage courant. Les vocations se multiplient et il y a dans le public comme un préjugé favorable pour la nouvelle science. On en attend beaucoup. Il faut pourtant bien avouer que les résultats obtenus ne sont pas en rapport avec le nombre de travaux publiés ni avec l'intérêt qu'on met à les suivre (...) C'est que, le plus souvent, la sociologie ne pose pas de problème déterminé. Elle n'a pas encore dépassé l'ère des constructions et des synthèses philosophiques. Au lieu de se donner pour tâche de porter la lumière sur une portion restreinte du champ social, elle recherche de préférence les brillantes généralités où toutes les questions sont passées en revue, sans qu'aucune soit expressément traitée. Cette méthode permet bien de tromper un peu la curiosité du public en lui donnant, comme on dit, des clartés sur toutes sortes de sujets; elle ne saurait aboutir à rien d'objectif(...) Une science, née d'hier, a le droit d'errer et de tâtonner, pourvu qu'elle prenne conscience de ses erreurs et de ses tâtonnements de manière à en prévenir le retour. La sociologie ne doit donc renoncer à aucune de ses ambitions; mais d'un autre côté, si elle veut répondre aux espérances qu'on a mise en elle, il faut qu'elle aspire à devenir autre chose qu'une forme originale de littérature philosophique (...) Que le sociologue, au lieu de se complaire en méditation métaphysiques à propos des choses sociales, prenne pour objet de ses recherches des groupes de faits nettement circonscrits, qui puissent être en quelque sorte, montrés du doigt, dont on puisse dire où ils commencent et où ils finissent, et qu'il

s'y attache fermement! Qu'il interroge avec soin les disciplines auxiliaires, histoire, ethnographie, statistique, sans lesquelles la sociologie ne peut rien! (s'il procède ainsi, alors même que ses inventaires de faits seront incomplets et ses formules trop étroites, il aura néanmoins fait un travail utile que l'avenir continuera.

Le Doyen

Monsieur Tarde, Mon Cher Gabriel, à votre tour de préciser l'objet de la sociologie dans ses rapports avec les autres sciences]

Tarde

Il est naturel qu'une science naissante s'appuie à des sciences déjà constituées, la sociologie par exemple à la biologie. Il est naturel aussi qu'une science en voie de croissance cherche à voler de ses propres ailes et à se faire son domaine à part. La sociologie grandissante en est là à l'heure actuelle, elle cherche à se constituer *par soi et pour soi*. C'est une sorte d'égoïsme, d'individualisme scientifique, utile dans une certaine mesure comme tout égoïsme animal ou humain, mais nuisible à l'individu lui-même au delà du degré voulu. [...] On sait la stérilité de ces prétentions qui méconnaissent la solidarité des diverses sciences et par suite l'unité profonde de la réalité universelle. Nous avons à redouter pour la sociologie la même dépense de vains efforts ; et je crois apercevoir ça et là des symptômes d'un égarement pareil qui pourrait être désastreux. Tâchons de le prévenir : cherchons avec toute la précision désirable, mais sans prétendre pour la science qui nous est chère à une autonomie absolue, les limites du champ qu'elle est appelée à défricher. [...] Quel est ou plutôt quels sont les faits sociaux, les actes sociaux élémentaires, et quel est leur caractère distinctif ? [...] Le fait social élémentaire, c'est la communication ou la modification d'un état de conscience par l'action d'un être conscient sur un autre. [...] Tout ce que font les membres d'une société n'est pas sociologique. [...] Respirer, digérer, faire battre ses paupières, remuer les jambes machinalement, regarder distraitemment un paysage ou pousser un cri inarticulé, ce sont là des actes qui n'ont rien de social. [...] Mais parler à quelqu'un, prier une idole, tisser un vêtement, scier un arbre, donner un coup de couteau à un ennemi, sculpter une pierre, ce sont là des actes sociaux, car il n'y a que l'homme en société qui agisse de la sorte, et, sans l'exemple des autres hommes qu'il a copiés volontairement ou involontairement depuis le berceau, il n'agirait pas ainsi. Le caractère commun des actes sociaux, en effet, c'est d'être imitatifs.

Le Doyen :

[Imitatifs ?]

[...][Mais oui] Voilà donc un caractère bien net et, qui plus est, objectif. [...] Et je m'étonne qu'on ait pu me reprocher de m'être attaché ici au fait extérieurement saisissable sans nul égard à sa source intérieure et que ce reproche me soit adressé – par qui ? Par [mon distingué collègue] M. Durkheim, qui précisément professe la nécessité de fonder la sociologie sur les considérations purement objectives et d'exorciser pour ainsi dire cette science en chassant hors d'elle la psychologie qui serait, paraît-il, non pas son âme comme l'ont cru jusqu'ici tous ses fondateurs, d'Auguste Comte à Spencer, mais au contraire son mauvais génie. [DES, 1895 : 63-66].

Le Doyen :

[Voilà je crois le désaccord clairement exprimé : Monsieur Durkheim, Mon Cher Emile, voulez-vous préciser votre pensée ?]

Durkheim :

M. Tarde prétend que la sociologie arrivera à tels ou tels résultats ; mais nous ne pouvons pas dire ce qu'est le fait social élémentaire dans l'état actuel de nos connaissances. Nous ignorons trop de choses et la construction du fait social élémentaire ne peut être dans ces conditions qu'arbitraire. [SSS, 1903 : 164]

Tarde :

Il n'est pas nécessaire pour formuler des lois que les sciences soient définitivement constituées. Il faut une idée directrice dans les recherches. Or les sciences sociales n'ont pas dû leur progrès à certaines règles de méthode objective, mais l'ont réalisé en se développant dans le sens [...] de cette microscopie sociale qu'est la psychologie intermentale. [SSS, 1903 : 164]

Durkheim :

Quoi que vaille cette psychologie intermentale, il est inadmissible qu'elle exerce une sorte d'action directrice sur les disciplines spéciales dont elle doit être le produit. [SSS, 1903 : 164] Une explication purement psychologique des faits sociaux ne peut manquer de laisser échapper ce qu'ils ont de spécifique, c'est-à-dire de social. [...] Il y a entre la psychologie et la sociologie la même solution de continuité qu'entre la biologie et les sciences physico-chimiques. Par conséquent, toutes les fois qu'un phénomène social est directement expliqué par un phénomène psychique, on peut être assuré que l'explication est fautive. [RMS, 1894 : 103, 106]

Tarde :

Pourtant l'importance de la répétition –[entendez] de l'imitation toujours– ne laisse pas de [se] faire sentir à [M. Durkheim], quoiqu'il en ait et à son insu. Pour prouver la séparation radicale, la dualité absolue de nature qu'il prétend établir entre le fait collectif et les faits individuels qui, d'après moi, le constituent, mais, d'après lui, le réfractent du dehors, on ne sait comment, il écrit [je vous cite] « Certaines de ces manières d'agir et de penser acquièrent, *par suite de la répétition*, une sorte de consistance qui les précipite pour ainsi dire et les isolent des événements particuliers où elles s'incarnent un jour ». [...] Et ce qui le démontre –écoutez bien ceci– c'est que *l'habitude collective*, une coutume quelconque, [je cite à nouveau] « s'exprime une fois pour toutes dans une formule *qui se répète de bouche en bouche, qui se transmet par l'éducation*, qui se fixe même par écrit » [fin de citation]. Sans la préoccupation qui l'aveugle, [mon contradicteur] verrait, ce qui saute aux yeux, c'est qu'il vient de fournir une nouvelle attestation involontaire du caractère éminemment social ou plutôt *socialisant* de la répétition imitative. [...] M. Durkheim semble graviter vers quelque théorie de l'émanation. Pour lui, je le répète, les faits individuels que nous appelons sociaux ne sont pas les éléments du fait social, ils n'en sont que la manifestation. Quant au fait social, il est, lui, le modèle supérieur, l'Idée platonicienne, le modèle... tant il est vrai que l'idée d'imitation en matière sociale, s'impose à ses plus grands adversaires. Mais passons... [DES, 1895 : 67-69]

Durkheim

Il faut [...] prendre les termes à la rigueur. Les tendances collectives ont une existence qui leur est propre ; ce sont des forces aussi réelles que les forces

cosmiques, bien qu'elles soient d'une autre nature ; elles agissent également sur l'individu du dehors, bien que ce soit par d'autres voies. Ce qui permet d'affirmer que la réalité des premières n'est pas inférieure à celle des secondes, c'est qu'elle se prouve de la même manière, à savoir par la constance de leurs effets. [...] Par conséquent, puisque des actes moraux [...] se reproduisent avec une [grande] uniformité [...], nous devons de même admettre qu'ils dépendent de forces extérieures aux individus. Seulement, comme ces forces ne peuvent être que morales et que, en dehors de l'homme individuel, il n'y a pas dans le monde d'autre être moral que la société, il faut bien qu'elles soient sociales. Mais, de quelque nom qu'on les appelle, ce qui importe, c'est de reconnaître leur réalité et de les concevoir comme un ensemble d'énergies qui nous déterminent à agir du dehors, ainsi que font les énergies physico-chimiques dont nous subissons l'action. Elles sont si bien des choses *sui generis*, et non des entités verbales, qu'on peut les mesurer, comparer leur grandeur relative, comme on fait pour l'intensité de courants électriques ou de foyers lumineux. [...] Sans doute, elle froisse le sens commun. Mais toutes les fois que la science est venue révéler aux hommes l'existence d'une force ignorée, elle a rencontré l'incrédulité. Comme il faut modifier le système des idées reçues pour faire place au nouvel ordre de choses et construire des concepts nouveaux, les esprits résistent paresseusement. Cependant, il faut s'entendre. Si la sociologie existe, elle ne peut être que l'étude d'un monde encore inconnu, différent de ceux qu'explorent les autres sciences. Or ce monde n'est rien s'il n'est pas un système de réalités. [Sui, 1897 : 348-349]

Tarde :

A première vue, on ne comprend pas ; mais quand on est initié à la doctrine de l'auteur, voilà ce que cela signifie : ce n'est pas le plus ou moins de généralisation, de propagation imitative, d'un fait, qui constitue son caractère plus ou moins social ; c'est son plus ou moins de *coercivité* — Suivant [mon contradicteur], en effet, car nous n'avons fait connaître jusqu'ici qu'une moitié de sa pensée, la définition du fait social est double. L'un de ses caractères, nous le savons, c'est [je vous cite à nouveau, qu'il] « existe *indépendamment* de ses expressions individuelles ». Mais il a un autre caractère et non moins essentiel, c'est d'être coercitif. [DES, 1895 : 70]

Le Doyen

[Vous êtes donc tous les deux clairement en désaccord sur la question de savoir comment il convient de distinguer, d'isoler, les faits spéciaux dont s'occupe la sociologie ; vous êtes encore en désaccord sur la question de leur extériorité et, enfin sur la nature et l'évaluation de la force avec laquelle ce monde s'impose à nous.]

Durkheim :

Il faut représenter, d'une manière précise, le domaine de la sociologie. Il ne comprend qu'un groupe déterminé de phénomènes. Un fait social se reconnaît au pouvoir de coercition externe qu'il exerce ou est susceptible d'exercer sur les individus ; et la présence de ce pouvoir se reconnaît à son tour soit à l'existence de quelque sanction déterminée, soit à la résistance que le fait oppose à toute entreprise individuelle qui tend à lui faire violence. Cependant, on peut le définir aussi [je vous le concède] par la diffusion qu'il présente à l'intérieur du groupe, pourvu que, suivant les remarques précédentes, on ait soin d'ajouter comme seconde et essentielle caractéristique qu'il existe indépendamment des formes individuelles qu'il prend en se diffusant. [RMS, 1894 : 11] D'ailleurs, cette

seconde définition n'est qu'une autre forme de la première ; car si une manière de se conduire, qui existe extérieurement aux consciences individuelles, se généralise, ce ne peut être qu'en s'imposant. [RMS, 1894 : 12] Voilà ce que sont les phénomènes sociaux, débarrassés de tout élément étranger. Quant à leurs manifestations privées, elles ont bien quelque chose de social, puisqu'elles reproduisent en partie un modèle collectif; mais chacune d'elles dépend aussi, et pour une large part, de la constitution organico-psychique de l'individu, des circonstances particulières dans lesquelles il est placé. Elles ne sont donc pas des phénomènes proprement sociologiques. Elles tiennent à la fois aux deux règnes ; on pourrait les appeler socio-psychiques, [si vous y tenez]. [RMS, 1894 : 10]

Tarde

A ce compte, il n'y aurait rien de plus social que le rapport établi entre vainqueurs et vaincus par la prise d'assaut d'une forteresse ou la réduction en esclavage d'une nation conquise, ni de moins social que la conversion spontanée de tout un peuple à une nouvelle religion ou à une nouvelle foi politique prêchée par des apôtres enthousiastes ! L'erreur ici est si palpable à mon avis qu'on doit se demander comment elle a pu naître et s'enraciner dans une intelligence de cette force. [M. Durkheim] nous le dit : [...] étant donné que le fait social est essentiellement extérieur à l'individu, « il ne peut entrer dans l'individu qu'en s'imposant ». Je ne vois pas bien la rigueur de cette déduction. La nourriture aussi nous est extérieure avant d'être absorbée. Est-ce à dire que l'inglutition et l'assimilation sont des contraintes exercées par l'aliment sur la cellule qui se l'approprie ? Cela n'est même pas vrai des volatiles que l'on gave dans nos basses cours, et qui certainement aiment encore mieux être gavées que de mourir de faim. [DES, 1895 : 71]

Durkheim :

La [...] proposition [de M. Tarde] est purement arbitraire. [II] peut bien affirmer que, suivant son impression personnelle, il n'y a rien de réel dans la société que ce qui vient de l'individu, mais, à l'appui de cette affirmation, les preuves font défaut et la discussion, par suite, est impossible. Il serait si facile d'opposer à ce sentiment le sentiment contraire d'un grand nombre de sujets qui se représentent la société, non comme la forme que prend spontanément la nature individuelle en s'épanouissant au dehors, mais comme une force antagoniste qui les limite et contre laquelle ils font effort ! [Sui, 1897 : 351]

Tarde :

Il suit de là que, d'après [vous], il n'est pas permis de qualifier sociaux les actes de l'individu où le fait social se manifeste, par exemple, les paroles d'un orateur, manifestation de la langue, ou les agenouillements d'un dévot, manifestation de la religion. Non, comme chacun de ces actes dépend non seulement de la nature du fait social, mais encore de la constitution mentale et vitale de l'agent et du milieu physique, ces actes sont des espèces d'hybrides, des faits *socio-psychiques* ou *socio-physiques* dont il importe de ne pas ternir plus longtemps la pureté scientifique de la nouvelle sociologie. [DES, 1895 : 69-70]

Durkheim :

Sans doute, cette dissociation [entre le social et l'individuel] ne se présente pas toujours avec la même netteté. Mais il suffit qu'elle existe d'une manière incontestable dans [des] cas importants et nombreux [...] pour prouver que le fait social est distinct de ses répercussions individuelles. D'ailleurs, alors même qu'elle n'est pas immédiatement donnée à l'observation, on peut souvent la

réaliser à l'aide de certains artifices de méthode ; il est même indispensable de procéder à cette opération, si l'on veut dégager le fait social de tout alliage pour l'observer à l'état de pureté. Ainsi, il y a certains courants d'opinion qui nous poussent, avec une intensité inégale, suivant les temps et les pays, l'un au mariage, par exemple, un autre au suicide ou à une natalité plus ou moins forte, etc. Ce sont évidemment des faits sociaux. Au premier abord, ils semblent inséparables des formes qu'ils prennent dans les cas particuliers. Mais la statistique nous fournit le moyen de les isoler. [RMS, 1894 :9]

Tarde :

[Oh !], si [...] on compte sur la statistique, comme source d'informations essentiellement « objective », on se fait illusion. Les oracles de cette sibylle sont souvent ambigus et ont besoin d'interprétation. A vrai dire, les statistiques officielles fonctionnent encore trop imparfaitement et depuis trop peu de temps pour apporter des éléments décisifs dans le débat qui nous occupe. [CSS, 1895 : 154] [Je le sais d'autant mieux que c'est moi, Monsieur Durkheim, qui vous ai fourni, à votre demande, les statistiques du bureau que je dirigeai et qui ont servi à cet ouvrage sur le suicide...].

Durkheim :

[Les faits sociaux] sont [...] figurés, non sans exactitude, par le taux de la natalité, de la nuptialité, des suicides, c'est-à-dire par le nombre que l'on obtient en divisant le total moyen annuel des mariages, des naissances, des morts volontaires par celui des hommes en âge de se marier, de procréer, de se suicider. Car, comme chacun de ces chiffres comprend tous les cas particuliers indistinctement, les circonstances individuelles qui peuvent avoir quelque part dans la production du phénomène s'y neutralisent mutuellement et, par suite, ne contribuent pas à le déterminer. Ce qu'il exprime, c'est un certain état de l'âme collective. [RMS, 1894 : 9-10]

Tarde :

C'est ne reconnaître, en fait de liens sociaux, que les rapports du maître au sujet, du professeur à l'élève, des parents aux enfants, sans avoir nul égard aux libres relations des égaux entre eux. Et c'est fermer les yeux pour ne pas voir que, dans les collèges même, l'éducation que les enfants se donnent librement en s'imitant les uns les autres [...] l'emporte de beaucoup en importance sur celle qu'ils reçoivent et subissent par force. On ne s'explique une telle erreur qu'en la rattachant à cette autre, qu'un fait social, en tant que social, *existe en dehors de toutes ses manifestations individuelles*. Malheureusement, en poussant ainsi à bout et objectivant la distinction ou plutôt la séparation toute subjective du phénomène collectif et des actes particuliers dont il se compose, M. Durkheim nous rejette en pleine scolastique. Sociologie ne veut pas dire ontologie. J'ai beaucoup de peine à comprendre, je l'avoue, comment il peut se faire que, « les individus écartés, il reste la Société ». [...] Allons-nous retourner au *réalisme* du Moyen Âge ? Je me demande quel avantage on trouve, sous prétexte d'épurer la sociologie, à la vider de tout son contenu psychologique et vivant. On semble à la recherche d'un *principe social* où la psychologie n'entre pour rien, créé tout exprès pour la science qu'on fabrique, et qui me paraît beaucoup plus chimérique encore que l'ancien *principe vital*. [LgS, 1895 : 61-62]

Le Doyen

[Nous avons donc deux désaccords particulièrement nets sur l'autonomie de la sociologie, sur son pouvoir de coercition, et puisqu'il s'agit de réalisme on touche ici, il me semble, à la grande question du rapport des parties et du tout.]

Durkheim :

Parce que la société n'est composée que d'individus, il semble au sens commun que la vie sociale ne puisse avoir d'autre substrat que la conscience individuelle; autrement, elle paraît rester en l'air et planer dans le vide. Pourtant, ce qu'on juge si facilement inadmissible quand il s'agit des faits sociaux, est couramment admis des autres règnes de la nature. Toutes les fois que des éléments quelconques, en se combinant, dégagent, par le fait de leur combinaison, des phénomènes nouveaux, il faut bien concevoir que ces phénomènes sont situés, non dans les éléments, mais dans le tout formé par leur union. La cellule vivante ne contient rien que des particules minérales, comme la société ne contient rien en dehors des individus ; et pourtant il est, de toute évidence, impossible que les phénomènes caractéristiques de la vie résident dans des atomes d'hydrogène, d'oxygène, de carbone et d'azote. [...] Elle est dans le tout, non dans les parties. [...] Appliquons ce principe à la sociologie. Si, comme on nous l'accorde, cette synthèse *sui generis* qui constitue toute société dégage des phénomènes nouveaux, différents de ceux qui se passent dans les consciences solitaires, il faut bien admettre que ces faits spécifiques résident dans la société même qui les produit, et non dans ses parties, c'est-à-dire dans ses membres. [RMS2p, 1901 : xvi]

Tarde :

[Je le reconnais volontiers]. Quand on considère une de ces grandes choses sociales, une grammaire, un code, une théologie, l'esprit individuel [c'est vrai!] paraît si peu de chose au pied de ces monuments, que l'idée de voir en lui l'unique maçon de ces cathédrales gigantesques semble ridicule à certains sociologues, et, sans s'apercevoir qu'on renonce ainsi à les expliquer, on est excusable [je le reconnais!] de se laisser aller à dire que ce sont là des oeuvres éminemment impersonnelles, -d'où il n'y a qu'un pas à prétendre avec mon éminent adversaire, [vous], M. Durkheim, que, loin d'être fonctions de l'individu, elles sont ses facteurs, qu'elles existent indépendamment des personnes humaines et les gouvernent despotiquement en projetant sur elles leur ombre oppressive. Mais comment ces réalités sociales -car, si je combats l'idée de l'organisme social, je suis loin de contredire celle d'un certain réalisme social, sur lequel il y aurait à s'entendre- comment, je le répète, ces réalités sociales se sont-elles faites ? Je vois bien qu'une fois faites, elles s'imposent à l'individu, quelquefois par contrainte, rarement, le plus souvent par persuasion, par suggestion, par le plaisir singulier que nous goûtons, depuis le berceau, à nous imprégner des exemples de nos mille modelés ambiants, comme l'enfant à aspirer le lait de sa mère. Je vois bien cela, mais comment ces monuments prestigieux dont je parle ont-ils été construits, et par qui, si ce n'est par des hommes et des efforts humains ? [LS, 1898 : 124-125]

Durkheim :

On a tellement l'habitude d'appliquer aux choses sociologiques les formes de la pensée philosophique qu'on a souvent vu dans cette définition préliminaire une sorte de philosophie du fait social. On a dit que nous expliquions les phénomènes sociaux par la contrainte, de même que, [vous,] M. Tarde, les expliquez par

l'imitation. Nous n'avions point une telle ambition et il ne nous était même pas venu à l'esprit qu'on pût nous la prêter, tant elle est contraire à toute méthode. Ce que nous nous proposions était, non d'anticiper par une vue philosophique les conclusions de la science, mais simplement d'indiquer à quels signes extérieurs il est possible de reconnaître les faits dont elle doit traiter, afin que le savant sache les apercevoir là où ils sont et ne les confonde pas avec d'autres. Il s'agissait de délimiter le champ de la recherche aussi bien que possible, non de s'embrasser dans une sorte d'intuition exhaustive. Aussi acceptons-nous très volontiers le reproche qu'on a fait à cette définition de ne pas exprimer tous les caractères du fait social, et par suite, de n'être pas la seule possible. Il n'y a, en effet, rien d'inconcevable à ce qu'il puisse être caractérisé de plusieurs manières différentes ; car il n'y a pas de raison pour qu'il n'ait qu'une seule propriété distinctive. Tout ce qu'il importe, c'est de choisir celle qui paraît la meilleure pour le but qu'on se propose. Même il est très possible d'employer concurremment plusieurs critères, suivant les circonstances. Et c'est ce que nous avons reconnu nous-mêmes être parfois nécessaire en sociologie ; car il y a des cas où le caractère de contrainte n'est pas facilement reconnaissable. Tout ce qu'il faut, puisqu'il s'agit d'une définition initiale, c'est que les caractéristiques dont on se sert soient immédiatement discernables et puissent être aperçues avant la recherche. Or, c'est cette condition que ne remplissent pas les définitions que l'on a parfois opposées à la nôtre. [RMS2p, 1901 : xx]

Tarde :

Le malheur est que l'observation est absolument contraire à cette hypothèse. Ici, en sociologie, nous avons, par un privilège singulier, la connaissance intime de l'élément, qui est notre conscience individuelle, aussi bien que du composé, qui est l'assemblée des consciences, et l'on ne peut nous faire prendre ici des mots pour des choses. Or, dans ce cas, nous constatons clairement que, l'individuel écarté, le social n'est rien, et qu'il n'y a rien, absolument rien, dans la société, qui n'existe, à l'état de morcellement et de répétition continuelle, dans les individus vivants, ou qui n'ait existé dans les morts dont ceux-ci précèdent. [...] [D'ailleurs,] qu'y a-t-il au fin fond de la molécule chimique, de la cellule vivante ? Nous ne le savons pas. Comment donc, l'ignorant, pouvons-nous affirmer que, lorsque ces êtres mystérieux se rencontrent d'une certaine façon, elle-même inconnue, et font apparaître à nos yeux des phénomènes nouveaux, un organisme, un cerveau, une conscience, il y a eu, à chaque degré franchi de cette mystique échelle, brusque apparition, création *ex nihilo* de ce qui naguère n'était pas, même en germe ? N'est-il pas probable que, si nous connaissions dans leur intimité ces cellules, ces molécules, ces atomes, ces inconnues du grand problème si souvent prises pour des données, nous trouverions toute simple la mise en dehors des phénomènes créés, en apparence, par leur mise en rapport, et qui, à présent, nous émerveillent ? Remarquez le postulat énorme impliqué par ces notions courantes sur lesquelles s'appuie expressément M. Durkheim pour justifier sa chimérique conception ; ce postulat, c'est que le simple rapport de plusieurs êtres peut devenir lui-même un être nouveau souvent supérieur aux autres. Il est curieux [il est curieux !] de voir des esprits qui se piquent d'être avant tout positifs, méthodiques, qui pourchassent de partout l'ombre même du mysticisme, s'attacher à une si fantastique notion. [DES, 1895 : 75-76]

Durkheim :

Une pensée qui se retrouve dans toutes les consciences particulières, un mouvement que répètent tous les individus, ne sont pas pour cela des faits sociaux. C'est si peu la répétition qui les constitue, qu'ils existent en dehors des cas particuliers où ils se réalisent. Chaque fait social consiste soit dans une croyance, soit dans une tendance, soit dans une pratique qui est celle du groupe pris collectivement et qui est tout autre chose que les formes sous lesquelles elle se réfracte chez les individus. [RMS, 1894 : 11-12]

Tarde

Comment pourrait-elle se réfracter avant d'exister, et comment pourrait-elle exister, parlons intelligiblement, en dehors de tous les individus? La vérité est qu'une chose sociale quelconque [...] se transmet et passe, non pas du *groupe social pris collectivement à l'individu*, mais bien d'un individu [...] à un autre individu, et que, dans ce passage d'un esprit dans un autre esprit, elle se réfracte. L'ensemble de ces réfractions, à partir d'une impulsion initiale due à un inventeur, à un découvreur, à un innovateur ou modificateur quelconque, anonyme ou illustre, est toute la réalité d'une chose sociale à un moment donné; réalité qui va changeant comme toute réalité, par nuances insensibles; ce qui n'empêche pas que de ces variétés individuelles ne se dégage une résultante collective, presque constante, qui frappe tout d'abord le regard et donne lieu à l'illusion ontologique de M. Durkheim. Car, il n'y a pas à en douter, c'est une véritable ontologie scolastique que le savant écrivain entreprend de substituer en sociologie à la psychologie qu'il combat. [DES, 1895 : 66-67]

Durkheim

Le seul moyen de contester ma proposition serait d'admettre qu'un tout est qualitativement identique à la somme de ses parties, qu'un effet est qualitativement réductible à la somme des causes qui l'ont engendré ; ce qui reviendrait ou à nier tout changement ou à le rendre inexplicable. On est pourtant allé jusqu'à soutenir cette thèse extrême, mais on n'a trouvé pour la défendre que deux raisons vraiment extraordinaires. On a dit 1° que [je vous cite cher collègue] « en sociologie, nous avons, par un privilège singulier, la connaissance intime de l'élément qui est notre conscience individuelle aussi bien que du composé qui est l'assemblée des consciences »; 2° que, par cette double introspection [vous venez de le redire] « nous constatons clairement que, l'individuel écarté, le social n'est rien ». [Sui, 1897 : 350-351]

Le Doyen

[Je crois que nous avons compris ce qui vous sépare et qu'il est inutile d'aller plus loin dans cette voie : vous ne vous entendrez pas. Mais il me semble que M. Durkheim doit répondre à cette accusation grave de « mysticisme », le mot ne paraît-il pas bien fort ? Est-ce dû à la façon dont vous comprenez l'un et l'autre le rôle de la contingence ?]

Durkheim :

Pour M. Tarde [...] tous les faits sociaux sont le produit d'inventions individuelles, propagées par imitation. Toute croyance comme toute pratique aurait pour origine une idée originale, issue de quelque cerveau individuel. Il se produirait journellement des milliers d'inventions de ce genre. Seulement, tandis que la plupart avortent, il en est quelques-unes qui réussissent ; elles sont adoptées par les autres membres de la société, soit parce qu'elles leur semblent utiles, soit parce que leur auteur est investi d'une autorité particulière qui se communique à

tout ce qui vient de lui. Une fois généralisée, l'invention cesse d'être un phénomène individuel pour devenir un phénomène collectif. – Or il n'y a pas de science des inventions, telles que les conçoit M. Tarde ; car elles ne sont possibles que grâce à des inventeurs, et l'inventeur, le génie, c'est « l'accident suprême », un pur produit du hasard. [SFxixS, 1900 : 131]

Tarde :

[Inversement] M. Durkheim nous épargne ces affreux tableaux. Avec lui, pas de guerres, de massacres, d'annexions brutales. Il semble à le lire que la rivière du progrès ait coulé sur un lit de mousse, sans écume ni saut périlleux [...]. Visiblement, du reste, il est enclin à juger l'histoire en neptunien, non en vulcanien, à y voir partout des formations sédimentaires non des soulèvements ignés. Il ne fait point sa part à l'accidentel, à l'irrationnel, cette face grimaçante du fond des choses, pas même à l'accident du génie. [QS, 1893 : 187]

Durkheim :

Sans doute, une fois que le génie est donné, on peut bien chercher quelles sont les causes qui favorisent en lui les combinaisons mentales d'où résultent les idées nouvelles, et c'est là sans doute ce que M. Tarde appelle les *lois de l'invention*. Mais le facteur essentiel de toute nouveauté, c'est le génie lui-même, c'est sa nature créatrice et elle est le produit de causes toutes fortuites. D'autre part, puisque c'est en lui que se trouve la source mystérieuse « du fleuve social », l'accident se trouve ainsi mis à la racine des phénomènes sociaux. Il n'y a pas de nécessité absolue à ce que telle croyance ou telle institution apparaissent seulement à tel moment de l'histoire, dans tel milieu social déterminé, suivant que le hasard fait naître le novateur ou plus tard ou plus tôt, la même idée met des siècles à germer ou éclot d'emblée. Aussi y a-t-il toute une catégorie d'inventions qui peuvent se succéder dans un ordre quelconque ; ce sont celles qui ne se contredisent pas, mais sont, au contraire, de nature à s'entraider. [...] Ainsi, la notion de loi, que Comte avait enfin [laborieusement !] réussi à introduire dans la sphère des phénomènes sociaux, que ses successeurs s'étaient efforcés de préciser et de consolider, est ici comme obscurcie [foulée aux pieds], voilée, et le caprice, parce qu'il est mis dans les choses, se trouve par cela même permis à la pensée. [SFxixS, 1900 : 132]

Tarde

[Je vous cite à nouveau] « *La cause déterminante d'un fait social doit être cherchée parmi les faits sociaux antécédents et non parmi les états de la conscience individuelle.* » Appliquons : la cause déterminante du réseau de nos chemins de fer doit être cherchée non dans les états de conscience de Papin, de Watt, de Stephenson et d'autres, non dans la série logique des conceptions et des découvertes qui ont lui à ces grands esprits, mais bien dans le réseau des routes et dans les services de malle postes qui existaient antérieurement. [...] Il y a un fétiche, un deus ex machina, dont les nouveaux sociologues font usage comme d'un *Sésame ouvre-toi*, chaque fois qu'ils sont embarrassés, et il est temps de signaler cet abus qui réellement devient inquiétant. Ce talisman explicatif, c'est le *milieu*. [Ah !] Quand ce mot est lâché, tout est dit. Le *milieu*, c'est la formule à toutes fins dont l'illusoire profondeur sert à recouvrir le vide de l'idée. Aussi n'a-t-on pas manqué de nous dire, par exemple, que l'origine de toute évolution sociale doit être exclusivement demandée aux propriétés « du milieu social interne ». [...] Quant à ce milieu-fantôme, que nous suscitons à plaisir, à qui nous prêtons toutes sortes de merveilleuses vertus, pour nous dispenser de reconnaître l'existence des génies réels et réellement bienfaisants

par qui nous vivons, en qui nous nous mouvons, sans qui nous ne serions rien, expulsions-le au plus vite de notre science. Le milieu, c'est la nébuleuse qui, de près, se résout en étoiles distinctes, de très inégale grandeur. [DES, 1895 : 78-79]

Le Doyen

[Mais alors, si je vous comprends bien tous les deux, vous êtes en désaccord, non seulement sur le rôle de l'innovation et du génie dans l'histoire, mais aussi sur la question même de ce que doit être une science?]

Durkheim :

La théorie de Tarde apparaît comme la négation même de la science. [EAESF, 1895 : 86-87] Elle place en effet l'irrationnel et le miracle à la base de la vie et, par conséquent, de la science sociale. Si nous adoptons le point de vue de Tarde, on voit que les faits sociaux sont le résultat, le plus souvent, de causes simplement mécaniques, inintelligibles, et étrangères à toute finalité puisque il n'y a rien de plus aveugle que l'imitation. [EAESF, 1895 : 85] Ici, l'indétermination est érigée en principe. Ce n'est plus, par suite, de la science. Ce n'est même plus cette philosophie méthodique que Comte avait essayé d'instituer ; c'est un mode très particulier de spéculation, intermédiaire entre la philosophie et la littérature, où quelques idées théoriques, très générales, sont proménées à travers tous les problèmes possibles. [PF/SSS, 1903 : 479]

Tarde :

Ce n'est point là faire appel au mystère, mais bien à cette profonde faculté, trop peu appréciée, d'affirmer l'au-delà de l'horizon des faits et de ne pas méconnaître, au moins, ce qu'on ne peut connaître. Si affirmer l'inconnu, c'est utiliser notre ignorance, nier l'inconnu, c'est ignorer deux fois. [Pos, 1910 : 41] [Disons quand même que] l'idée mère de M. Durkheim [...] repose sur une conception pure de son esprit qu'il a prise à tort pour une suggestion des faits. Elle ne présente, en tout cas, qu'une vérité bien partielle, bien relative, bien insuffisante comme fondement unique ou principal d'une théorie sociologique. [...] On peut donc s'étonner de la confiance qu'elle inspire à M. Durkheim et de la vertu qu'il lui prête de nous conduire nécessairement à une Morale et à une Justice plus haute ou plus humaine. [QS, 1893 : 189]

Durkheim :

Comme M. Tarde le dit [...], l'origine de notre différend est ailleurs. Il vient avant tout de ce que je crois à la science et de ce que M. Tarde n'y croit pas. Car c'est ne pas y croire que de la réduire à n'être qu'un amusement intellectuel, bon tout au plus à nous renseigner sur ce qui est possible et impossible, mais incapable de servir à la réglementation positive de la conduite. Si elle n'a pas d'autre utilité pratique, elle ne vaut pas la peine qu'elle coûte. Si donc on croit désarmer ainsi ses récents adversaires, on se trompe étrangement ; en réalité on leur rend les armes. Sans doute, la science ainsi entendue ne pourra plus tromper l'attente des hommes ; mais c'est que les hommes n'en attendront plus grand-chose. Elle ne sera plus exposée à être accusée de banqueroute ; mais c'est qu'on l'aura déclarée mineure et incapable à perpétuité. Je ne vois pas ce qu'elle y gagne et ce qu'on y gagne. Car ce qu'on met ainsi au-dessus de la raison, c'est la sensation, l'instinct, la passion, toutes les parties basses et obscures de nous-mêmes. Que nous nous en servions quand nous ne pouvons faire autrement, rien de mieux. Mais quand on y voit autre chose qu'un pis-aller qui doit peu à peu céder la place à la science, quand on leur accorde une prééminence quelconque,

alors même qu'on ne se réfère pas franchement à une foi révélée, on est théoriquement un mystique plus ou moins conséquent. Or, le mysticisme est le règne de l'anarchie dans l'ordre pratique, parce que c'est le règne de la fantaisie dans l'ordre intellectuel. [CSS, 1895 : 523]

Tarde :

C'est en demandant à la science au delà de ce qu'elle peut donner, c'est en lui prêtant des droits qui outrepassent sa portée, déjà bien assez vaste, qu'on a donné lieu de croire à sa prétendue faillite. La science n'a jamais failli à ses promesses véritables, mais il a circulé sous son nom une foule de faux billets revêtus de sa fausse signature et qu'elle est dans l'impossibilité d'acquitter. Il est inutile d'en augmenter le nombre. [CSS, 1895 : 162]

Durkheim :

En présence des résultats auxquels est arrivée dès à présent l'histoire comparée des institutions, il ne peut plus être question de nier purement et simplement la possibilité d'une étude scientifique des sociétés ; M. Tarde, d'ailleurs, entend lui-même faire une sociologie. Seulement, il la conçoit de telle manière qu'elle cesse d'être une science proprement dite, pour devenir une forme très particulière de spéculation où l'imagination joue le rôle prépondérant, où la pensée ne se considère pas comme astreinte aux obligations régulières de la preuve ni au contrôle des faits. [SFxixS, 1900 : 130-131]

Tarde :

M. Durkheim croit honorer la science en lui prêtant le pouvoir de diriger souverainement la volonté, c'est-à-dire de ne pas seulement lui indiquer les moyens les plus propres à atteindre son but dominant, mais encore de lui commander son orientation vers cette étoile polaire de la conduite. [CSS, 1895 : 161-162] Si j'avais une maxime à formuler à cet égard, elle aurait trait aux conditions morales en quelque sorte et non pas seulement intellectuelles que requiert la découverte de la vérité. Un peu de modestie et de simplicité sied à une science adolescente comme à un jeune homme qui entre dans la vie ; elle doit se garer du ton doctrinaire et du jargon d'école. Il y faut donc apporter une disposition d'esprit bienveillante et familière et aussi, et avant tout, l'amour vif et joyeux du sujet. [...] La première condition pour être sociologue, c'est d'aimer la vie sociale, de sympathiser avec les hommes de toute race et de tout pays réunis autour d'un foyer, de rechercher avec curiosité, de découvrir avec bonheur ce que recèle d'affectueux dévouements la hutte du sauvage réputé le plus féroce, parfois même le repaire du malfaiteur ; enfin, de ne jamais croire facilement à la stupidité, à la méchanceté absolue de l'homme dans son passé, ni à sa perversité présente, et de ne jamais désespérer de son avenir. [DES, 1895 : 94]

Durkheim :

M. Tarde confond des [...] questions différentes, et [je me] refuse à rien dire d'un problème auquel il n'a pas touché et qui n'a rien à faire dans la discussion. [SSS, 1903 : 165]

Le Doyen

[Je crois que nous pouvons nous arrêter là. Je rappelle que ce débat contradictoire entre nos deux éminents collègues servait d'introduction au cours de sociologie de l'Ecole des hautes études sociales au cours duquel les élèves

auront de nombreuses occasions d'en discuter les présupposés. Je crois que c'est le moment de remercier vivement nos orateurs].

[Applaudissement. Les deux sociologues-acteurs, s'inclinent, quittent la salle, reviennent et s'asseyent, ils sont redevenus sociologues].

REFERENCES DES TEXTES UTILISÉS

Durkheim, Émile**CSS, 1895 :**

« Crime et santé sociale ». *Revue philosophique*, 1895, n. 39, pp. 518 à 523.

EAESF, 1895 :

« L'état actuel des études sociologiques en France ». In Durkheim, Émile. *Textes 1 : éléments d'une théorie sociale*. Paris : Minuit [1975], pp. 73 à 108.

PF/SSS, 1903 :

(avec Paul Fauconnet) « Sociologie et sciences sociales ». *Revue philosophique*, 1903, n. 55, pp. 465 à 497.

RMS, 1894 :

Les Règles de la méthode sociologique. Paris : PUF [5^e édition ; 1990].

RMS2p, 1901 :

« Préface de la seconde édition » in *Les Règles de la méthode sociologique*. Paris : PUF [5^e édition ; 1990].

SFxiixS, 1900 :

« La Sociologie en France au XIX^e siècle ». In Durkheim, Émile. *La Science Sociale et l'Action*. Paris : PUF [1970], pp. 111-136.

SSS, 1903 :

« La Sociologie et les sciences sociales [confrontation avec Tarde] » In Durkheim, Émile. *Textes 1 : éléments d'une théorie sociale*. Paris : Minuit [1975], pp. 161 à 165.

Sui, 1897 :

Le Suicide – étude de sociologie. Paris : PUF [10^e édition, 1986].

Tarde, Gabriel**CSS, 1895 :**

« Criminalité et santé sociale ». *Revue philosophique*, 1895, n. 39, pp. 148 à 162.

CDS, 1897 :

« Contre Durkheim à propos de son Suicide ». In : Borlandi, M. et Cherkaoui, M. (orgs.) *Le suicide – un siècle après Durkheim*. Paris : PUF. [2000]

DES, 1895 :

« Les Deux éléments de la sociologie ». In : Études de psychologie sociale. Paris : Giard et Brière, pp. 63 à 94.

LgS, 1895 :

La Logique Sociale. Paris : Les Empêcheurs de Penser en Rond [1999].

LI, 1890 :

Les Lois de l'Imitation. Paris : Éditions Kimé. [1993]

LS, 1898 :

Les Lois sociales - esquisse d'une sociologie. Paris : Les Empêcheurs de Penser en Rond [1999].

PE, 1902 :

La Psychologie Économique. Paris : Félix Alcan. Vol. 1

Pos, 1910 :

« Les Possibles : fragment d'un ouvrage de jeunesse inédit ». *Archives d'Anthropologie Criminelle*, n. 25, pp. 8 à 41.

QS, 1893 :

« Questions sociales ». In : *Essais et mélanges sociologiques*. Paris : Félix Alcan, 1895, pp. 175 à 210.

SSS, 1903 :

« La Sociologie et les sciences sociales [confrontation avec Tarde] » In Durkheim, Émile. *Textes 1 : éléments d'une théorie sociale*. Paris : Minuit [1975], pp. 161 à 165.

Scénographie texte de Frédérique Ait-Touatti

NOTES DRAMATURGIQUES

Le montage auquel vous avez abouti me semble particulièrement réussi parce qu'il présente deux caractéristiques qui permettent de jouer ce dialogue de façon très dynamique :

- une différenciation croissante des personnages
- un mouvement très net jusqu'au sommet dramatique

Les personnages

D'un point de vue uniquement textuel (le seul que je maîtrise quelque peu), ce dialogue reconstitué présente l'intérêt de juxtaposer très nettement deux styles (dans tous les sens du terme), deux voix, en plus de deux sociologies. C'est sur la différenciation de ces voix qu'il me semble intéressant de travailler pour rendre la performance intéressante, sans tomber dans la caricature bien sûr, mais vous êtes de trop fins acteurs pour cela.

Voici une brève analyse de ces styles, avec toutes les excuses que je dois aux spécialistes de ces textes. Textes que je découvre sans doute avec le manque de rigueur, dirait Durkheim, d'une « littéraire ».

Durkheim :

Style assertif, prescriptif et parfois pédagogique, caractérisé par :

- la fréquence du présent gnominique
- les énoncés définitoires (la sociologie est ou n'est pas x) et une majorité de verbes d'état (être et avoir)
- les modaux (pouvoir, falloir, devoir)
- les énoncés axiologiques
- les syntagmes de la totalité (toujours, tous les faits) et de la certitude (« on peut être assuré »)
- la multiplication des connecteurs logiques
- la fréquence des tournures impersonnelles (il faut, il s'agit, il y a, il est possible)

La syntaxe est le plus souvent simple, répétitive ; fréquence de la modalité interrogative (questions rhétoriques ou questions pédagogiques : suivies d'une réponse), des répétitions pour marteler un terme (p. 2 : « la réalité sociale est essentiellement complexe », puis : « les faits donnés sont (...) complexes », « les civilisations les plus inférieures sont d'une extrême complexité »).

Je n'ai trouvé dans le discours de D. aucune métaphore (sauf quelques-unes tellement figées que ce sont des catachrèses : une idée « germe » et « éclot » p. 14), mais une analogie récurrente : la sociologie est comparée à une science, la biologie (p. 4 et p. 9). Quant aux rares exemples, ils ne sont jamais spécifiques comme chez T. mais génériques (le suicide, le mariage).

De nombreuses répliques commencent par une formule prescriptive (il faut) et s'achèvent sur une phrase assertive, souvent sur un rythme binaire : « elle demande précision et objectivité. », ou sur la structure négation-correction (p. 6, p. 8).

Tarde :

Style plus contourné, plus métaphorique, plus « littéraire » enfin, selon les critères de D. Variété de la syntaxe, phrases complexes, nombreuses incises, figures de style variées : anaphores syntaxiques (« il est naturel, il est naturel » p. 2), énumérations, amplification, lyrisme (cadence majeure de la dernière réplique)

> *copia* du style de T :

- nombreuses métaphores fort variées (souvent filées) : « les symptômes d'un égarement », « le champ [de la sociologie] à défricher »

La sociologie est une science : « en voie de croissance », « grandissante », « qui nous est chère », « qui cherche à voler de ses propres ailes ».

La psychologie comme « âme » ou comme « mauvais génie ».

La statistique est une « sibylle ».

Les « grandes choses sociales » sont des « cathédrales gigantesques »

Le « lit de mousse » du progrès, les métaphores astronomiques, géologiques, fiduciaires, etc. jusqu'à « l'étoile polaire de la conduite ».

- hyperboles : cathédrales gigantesques, monuments prestigieux, affreux tableaux, postulat énorme

- fréquente P4 (on, nous) : stratégie d'inclusion de son locuteur mais aussi du public (ou du lectorat), déclinée sous toutes ses formes, présent (« nous avons à redouter pour la sociologie... »), infinitif (tâchons, cherchons)

- art de la formule (et du polyptote ! « Si affirmer l'inconnu, c'est utiliser notre ignorance, nier l'inconnu, c'est ignorer deux fois »)

Par opposition au style de D., celui de T. est particulièrement vivant et « subjectif » :

- modalisations : d'après moi (p. 4), à vrai dire (p. 8), je l'avoue (p. 9)

- adresses, apostrophes (au public, à son adversaire)

- exemples concrets : les gestes des actes sociaux (p. 3), les volatiles dans nos basses cours, les guerres, les conversions, l'orateur et le dévot, les inventeurs du chemin de fer...

- humour et ironie (p. 5 : « A première vue, on ne comprend pas ». Possible effet comique d'aparté et de complicité avec le public : T., ironique et distancé, adopte une posture pédagogique et feint de nous initier à la pensée de D.)

- jeu avec les tonalités : conciliant : « mais passons... » p. 5 (impossible d'imaginer D. finir un argument sur ces mots !), moqueur, ironique (« le malheur est que l'observation est absolument contraire à cette hypothèse »).

Mouvements

Je vois cinq mouvements, rythmés par les interventions du doyen. C'est presque une tragédie...

I. p. 1-6 : Exposition (jusqu'à la réplique du doyen)

II. p. 6-9 : Vaines tentatives de conciliation (jusqu'à la réplique du doyen)

- le domaine de la sociologie

- le rôle explicatif de la statistique

- la nature des liens sociaux

A noter, deux concessions de la part de D. : fin de sa réplique p. 6, début de sa dernière réplique p. 7. Les premières répliques de T. sont d'abord ironiques voire humoristiques. D. reste imperturbable. On peut jouer l'agacement croissant de T., surtout dans sa dernière réplique p. 8.

On entre déjà dans l'agôn cependant : répliques courtes, contradictoires (T. reproche à D. son manque de rigueur, D. reproche à T. sa proposition arbitraire). Jusqu'au constat du dialogue impossible, qui sera confirmé et qui apparaît déjà p. 7 : « la discussion, par suite, est impossible ».

III. p. 9-13 : Durcissement des positions (jusqu'à la réplique du doyen)

- la partie et le tout
- la méthode
- définition du fait social

Après deux ultimes (et fausses) concessions de l'un et de l'autre (p. 10 et 11 : D : « aussi acceptons-nous très volontiers le reproche qu'on a fait » ; T : « le malheur est que »), les positions se figent définitivement. A ce point de la discussion T. abandonne sa posture ironique, s'échauffe (multiplication des questions rhétoriques p. 11) et multiplie les attaques (p. 12 : chimérique conception, mysticisme, fantastique notion, ontologie scolastique).

On atteint peut-être ici le point d'équilibre du dialogue dans lequel les forces s'égalisent (?). Le renversement s'accomplit je crois lorsque D. renvoie l'opinion de T. au « sens commun », redéfinit les termes et conditions du dialogue (p. 12 : « le seul moyen de contester ma proposition serait... ») et commence à citer T. (p. 13), reprenant sa tactique contre lui.

IV. p. 13-15 : Duel (jusqu'à la réplique du doyen)

- la contingence
- le milieu comme deus ex machina

Ce passage se caractérise par la systématisation des attaques : aucun des interlocuteurs ne cherche plus à donner une définition positive de la sociologie ou des faits sociaux. Les répliques sont tout entières consacrées à la critique et à l'affaiblissement de la position adverse.

Le contraste des techniques argumentatives est ici particulièrement net : surenchère métaphorique chez T., multiplication des connecteurs logiques (pratiquement un à chaque début de phrase p. 14) chez D.

V. p. 15-18 : Non-résolution et rupture du dialogue

p. 16 : sommet de l'agôn :

- deux réquisitoires ad hominem face à face
- le ton de T. a changé : plus aucun persiflage ni ironie
- renversement du rapport de force par le retournement de l'accusation de mysticisme portée cette fois par D. envers T.
- D. martèle son argument essentiel : T. ne fait pas de la science mais une espèce de littérature philosophique (richesse de l'isotopie qui s'y rattache dans ces dernières pages : caprice, spéculation, indétermination, anarchie, amusement intellectuel, sensation, instinct, passion, parties basses et obscures de nous-mêmes, pis-aller, fantaisie).

Fin :

- dernière envolée lyrique de T. dans laquelle il formule sa maxime morale, son credo humaniste (?). Nous avons décidé de jouer ce passage non pas avec emphase pour le ridiculiser mais en le prenant au sérieux.
- D. brise un dialogue devenu en effet impossible
- > on pourra jouer de cette fin dramatique : l'échec du dialogue.

Stupéfaction du public, murmures, le doyen tente de proposer une fin acceptable. Départ puis retour des acteurs redevenus sociologues, lumières sur salle et plateau. La salle est prête pour la discussion.

Evolutions des personnages

Les deux lignes argumentatives sont fort différentes dans leur progression, et sont bien sûr divergentes.

Celle de Durkheim bouge peu d'un bout à l'autre du dialogue. C'est l'homme inflexible, avec une tendance au durcissement à partir de la p. 15, entériné par la brusque rupture qu'il provoque. Dès la première réplique il affiche son exigence de précision et d'objectivité. De même à la fin. Il n'a pas bougé d'un pouce : technique du martèlement.

La ligne argumentative de Tarde en revanche me semble plus variée, avec une multiplication des stratégies et des angles d'attaque visant à déstabiliser son adversaire, stratégies allant de la bonhomie à l'ironie mordante, du retrait modeste à l'attaque directe.

Il me semble que le texte se construit sur une série de renversements :

- renversement du rapport maître/élève.

T. adopte d'abord une posture pédagogique feinte, ironique, et prétend exposer la pensée de D., à grand renfort de citations « expliquées » (p. 4 : « écoutez bien ceci »). C'est lui qui définit d'abord ce qu'est un acte social (p. 3) et qui propose une « idée directrice » (p. 3).

A la fin du texte, c'est D. qui définit une méthode, évalue, juge et cite T. alors que celui-ci se place à un autre niveau, celui de la morale. Le renversement est accompli je crois lorsque toutes les critiques proviennent de Durkheim (qui reproche à T. son manque de rigueur, l'arbitraire de sa méthode, son mysticisme) alors même que certaines de ces attaques (manque de rigueur et mysticisme) étaient d'abord le fait de T.

- renversement sur la question de l'inconnu inaccessible : argument de la modestie (dont D. se réclame p. 3, puis T. p. 15 et 16)

- renversement sur la question des lois (critiquées par D. p. 1, prônées par T. p. 3, retournées contre T. p. 14).

Le jeu des deux acteurs découle assez simplement de ces deux lignes argumentatives très distinctes, ainsi que des indications données par la lettre (certes peu objective) de Guillaume Tarde à Paulhan et sur l'enregistrement que nous avons de la voix de Durkheim. Tous ces éléments nous mènent je crois dans la même direction :

- variété des tons et des inflexions de voix de Tarde, humour, bonhomie, goût pour une langue imagée, gestes (si Bruno L. est inspiré !)

- inflexibilité de Durkheim, posture plus rigide, se voulant plus « scientifique » que Tarde, didactisme et égalité de ton du début à la fin du dialogue, ce qui n'exclut pas un certain lyrisme (un vrai rôle de composition pour Bruno K. me semble-t-il !).

Autres suggestions

J'ai trouvé l'enregistrement de la voix de Durkheim dont Bruno K. nous parlait. Une merveille ! C'est à la fois lyrique (impressionnant allongement des voyelles) et assertif : cela confirme je crois l'interprétation déjà proposée par Bruno K. et ma propre analyse du texte. Voici l'adresse url, il faut descendre vers le bas de la page et cliquer sur « Des jugements de valeur ».

<http://gallica.bnf.fr/ArchivesParole/>

Inutile de vous dire que cet enregistrement est très tentant, et que si vous ne me retenez pas je risque de vous proposer le jeu de scène suivant pour le début de la pièce :

On baisse les lumières. Le silence se fait dans la salle. Noir sur salle et plateau.

Un grésillement s'élève dans l'ombre, le son d'un vieux disque. Une voix, presque inaudible : Durkheim. Pendant que l'enregistrement se déroule (20-30 secondes), montée progressive des lumières sur la scène : on aperçoit deux pupitres, puis deux ombres, fantomatiques. L'enregistrement se grippe (comme un vieux 33 tours), « vivre c'est agir...tac.... Vivre c'est agir... tac.... ». Un homme survient et interrompt l'enregistrement. C'est le doyen. Lumières. Début de la pièce, le doyen prend la parole.

Ce serait notre « sas » d'entrée pour glisser en 1903. Le sas de sortie serait visuel par la brusque confrontation du public avec lui-même (projection face camera live), entre la sortie des acteurs et leur seconde entrée en sociologues (mais sans doute difficile à réaliser à Cerisy, on pourra essayer pour Sciences-Po et Oxford).

Je vous vois déjà hocher la tête d'un air sceptique.
Bien sûr, je n'ai rien contre un début plus sobre !

Débat sur l'imitation ajouté par Eduardo Vargas qui ont l'intérêt d'utiliser les réponses de Tarde inconnues avant 2000. (qu'il insérait après « je le sais d'autant mieux que c'est moi M. Durkheim qui etc.]

Durkheim :

Que l'imitation soit un phénomène purement psychologique, c'est ce qui ressort avec évidence de ce fait qu'elle peut avoir lieu entre individus que n'unit aucun lien social [et c'est aussi ce que je montre bien dans cet ouvrage sur le suicide]. [SUI, 1897 : 107]

Tarde

Précisément parce qu'elle est l'agent socialisant, il est nécessaire qu'elle préexiste à la société qu'elle *prépare*. À coup sûr un *seul* acte d'imitation d'un être vivant par un autre ne suffit pas à les rendre associés – pas plus qu'un cheveu ne constitue une chevelure... – mais, en commençant à imiter un être *qui est susceptible de vous imiter à son tour* [...], on commence à entrer avec lui en rapports socialisants, qui deviendront nécessairement des *rapports sociaux* si les actes d'imitation se multiplient et se centralisent. [...] Pour [vous,] M. Durkheim, pour que l'imitation fut le fait social essentiel, il faudrait qu'elle n'eût lieu qu'entre des êtres *déjà associés*. Mais, s'ils étaient associés *avant elle*, elle ne serait donc pas le fait social caractéristique. Elle ne serait pas *l'agent, la cause socialisante*, si elle ne préexistait à son effet. [CSD, 1897 : 224; 224n]

Durkheim :

Un homme peut en imiter un autre sans qu'ils soient solidaires l'un de l'autre ou d'un même groupe dont ils dépendent également, et la propagation imitative n'a pas, à elle seule, le pouvoir de les solidariser. [SUI, 1897 : 107]

Tarde :

Elle a toujours ce pouvoir – et je dis que seule elle a ce pouvoir – si du moins il s'agit d'une *propagation imitative de faits psychologiques*. Car j'ai toujours expliqué que *l'imitation*, telle que je l'entendais, était une communication *d'âme à âme*. [CDS, 1897 : 224-225]

Durkheim :

Un éternuement, un mouvement choréiforme, une impulsion homicide peuvent se transférer d'un sujet à un autre sans qu'il y ait entre eux autre chose qu'un rapprochement fortuit et passager. [SUI, 1897 : 107]

Tarde :

Mais ce rapprochement « fortuit et passager », s'il se répète, s'il se multiplie, devient une véritable union sociale. [CDS, 1897 : 225]

Durkheim :

Il n'est nécessaire ni qu'il y ait entre eux aucune communauté intellectuelle ou morale, ni qu'ils échangent des services, ni même qu'ils parlent une même langue, et ils ne se trouvent pas plus liés après le transfert qu'avant. [SUI, 1897 : 107]

Tarde :

Il suit de là que, d'après l'auteur, le lien social se reconnaît à ce fait qu'il y a entre les hommes une *communauté* intellectuelle ou morale, ou du moins à ce qu'ils parlent *une même langue*... [...] Or, M. Durkheim, me [direz vous] comment, si ce n'est par la diffusion et l'accumulation d'exemples, *cette*

communauté intellectuelle [...] ou cette *communauté morale* [...] aurait pu s'établir ? Et me [direz vous] aussi comment, si ce n'est par une *transmission imitative* des parents aux enfants, et des contemporains entre eux, les individus d'une même nation se trouvent parler la même langue ? [CDS, 1897 : 225]

Durkheim :

Le procédé par lequel nous imitons nos semblables est aussi celui qui nous sert à reproduire les bruits de la nature, les formes des choses, les mouvements des êtres. Puisqu'il n'a rien de social dans le second cas, il en est de même du premier. Il a son origine dans certaines propriétés de notre vie représentative, qui ne résultent d'aucune influence collective. Si donc il était établi qu'il contribue à déterminer le taux des suicides, il en résulterait que ce dernier dépend directement, soit en totalité soit en partie, de causes individuelles. [Sui, 1897 : 107-8]

Tarde :

J'ai déjà répondu [...] à cette superficielle objection, en disant que l'imitation dont je parle est une communication *interpsychique*. Mais l'inanité de l'objection demande à être touchée du doigt. [CDS, 1897 : 226]

Durkheim :

Mais, avant d'examiner les faits, il convient de fixer le sens du mot. Les sociologues sont tellement habitués à employer les termes sans les définir, c'est-à-dire, à ne pas déterminer ni circonscrire méthodiquement l'ordre de choses dont ils entendent parler, qu'il leur arrive sans cesse de laisser une même expression s'étendre, à leur insu, du concept qu'elle visait primitivement ou paraissait viser, à d'autres notions plus ou moins voisines. Dans ces conditions, l'idée finit par devenir d'une ambiguïté qui défie la discussion. Car, n'ayant pas de contours définis, elle peut se transformer presque à volonté selon les besoins de la cause et sans qu'il soit possible à la critique de prévoir par avance tous les aspects divers qu'elle est susceptible de prendre. C'est notamment le cas de ce qu'on a appelé l'instinct d'imitation. [Sui, 1897 : 108]

Tarde :

Quant à ma théorie (non pas telle que [vous, M. Durkheim,] la défigure et la caricature, mais telle que je l'ai exposée ailleurs), je l'ai appliquée à tous les ordres des faits sociaux. [CDS, 1897 : 232]

Durkheim :

Ce mot [l'imitation] est couramment employé pour désigner à la fois les trois groupes de faits qui suivent : [...] une sorte de nivellement, en vertu duquel tout le monde pense ou sent à l'unisson [...]; [des] manières de penser ou de faire qui sont générales autour de nous [...]; [et] la singerie pour elle-même. Or, ces trois sortes de faits sont très différentes les unes des autres. [...] Autre chose est *sentir en commun*, autre chose *s'incliner devant l'autorité de l'opinion*, autre chose, enfin, *répéter automatiquement ce que d'autres ont fait*. Du premier ordre de faits, toute reproduction est absente ; dans le second, elle n'est que la conséquence d'opérations logiques, de jugements et de raisonnements [...] qui sont l'élément essentiel du phénomène ; elle ne peut donc servir à le définir. Elle n'en devient le tout que dans le troisième cas. [...] C'est donc aux faits de cette catégorie, qu'il faut exclusivement réserver le nom d'imitation, si l'on veut qu'il ait une signification définie, et nous dirons : Il y a *imitation* quand un acte a pour antécédent immédiat *la représentation d'un acte semblable, antérieurement*

accompli par autrui, sans que, entre celle représentation et l'exécution s'intercale aucune opération intellectuelle, explicite ou implicite, portant sur les caractères intrinsèques de l'acte reproduit. [Sui, 1897 : 108-115]

Tarde :

[Vous, M. Durkheim, vous entendez] *l'imitation* dans un sens si étroit qu'on se demande comment, malgré cette étroitesse, [vous avez] pu lui reconnaître une part notable dans le suicide. [CDS, 1897 : 224] [Sûrement,] on m'a reproché çà et là « d'avoir souvent appelé imitation des faits auxquels ce nom ne convient guère ». Reproche qui m'étonne sous une plume philosophique. En effet, lorsque le philosophe a besoin d'un mot pour exprimer une généralisation nouvelle, il n'a que le choix entre deux parties : ou bien le néologisme, s'il ne peut faire autrement, ou bien, ce qui vaut beaucoup mieux sans contredit, l'extension du sens d'un ancien vocable. Toute la question est de savoir si j'ai étendu abusivement [...] la signification du mot imitation. [...] On n'aurait le droit de critiquer comme abusif l'élargissement de la signification du mot en question que si, en l'étendant, je l'avais déformé et rendu insignifiant. Mais je lui ai laissé un sens toujours très précis et caractéristique : celui d'une action à distance d'un esprit sur un autre [LI, 1890 : vii-viii], [...] dont l'un [...] modifie l'autre mentalement, avec ou sans réciprocité [PE, 1902 : 1-2]. À bien plus juste titre on pourrait me reprocher d'avoir étendu outre mesure le sens du mot invention. Il est certain que j'ai prêté ce nom à toutes les initiatives individuelles, non seulement sans tenir compte de leur degré de conscience -car souvent l'individu innove à son insu, et à vrai dire, le *plus* imitateur des hommes est novateur par quelque côté- mais encore sans avoir égard le moins du monde au plus ou moins de difficulté et de mérite de l'innovation. [...] Eh bien, malgré tout, je crois qu'ici même j'ai eu raison de faire à la langue commune une violence légère en qualifiant inventions ou découvertes les innovations les plus simples, d'autant mieux que les plus aisées ne sont pas toujours les moins fécondes, ni les plus malaisées les moins inutiles [LI, 1890 : ix].

Durkheim :

Si, en effet, l'imitation est, comme on l'a dit, une source originale et particulièrement féconde de phénomènes sociaux, c'est surtout à propos du suicide qu'elle doit témoigner de son pouvoir, puisqu'il n'est pas de fait sur lequel elle ait plus d'empire. Ainsi, le suicide va nous offrir un moyen de vérifier par une expérience décisive la réalité de cette vertu merveilleuse que l'on prête à l'imitation. [Sui, 1897 : 120]

Tarde :

C'est ce que je nie. Si important que soit le rôle de l'imitation dans le phénomène du suicide (et [vous] même ne [pouvez] le nier il convient que des suicides *très nombreux* s'expliquent par là, malgré la définition manifestement étriquée, beaucoup trop étroite que [vous] en donne [...]), l'imitation joue un rôle infiniment plus grand dans la formation et la propagation des langues, des religions, des arts... Je ne puis donc accepter, en aucun cas, comme « *décisive* » *l'expérience* que [vous prétendez] instituer ainsi. [CDS, 1897 : 228]

Durkheim :

Si cette influence existe, c'est surtout dans la répartition géographique des suicides qu'elle doit être sensible. On doit voir, dans certains cas, le taux caractéristique d'un pays ou d'une localité se communiquer pour ainsi dire aux localités voisines. C'est donc la carte qu'il faut consulter. Mais il faut l'interroger

avec méthode. [...] Pour pouvoir être assuré qu'une tendance ou une idée se répand par imitation, il faut qu'on la voie sortir des milieux où elle est née pour en envahir d'autres qui, par eux-mêmes, n'étaient pas de nature à la susciter. Car, ainsi que nous l'avons montré, il n'y a propagation imitative que dans la mesure où le fait imité et lui seul, sans le concours d'autres facteurs, détermine automatiquement les faits qui le reproduisent. [...] Avant tout, il ne saurait y avoir imitation s'il n'existe un modèle à imiter. [...] Ces règles posées, faisons-en l'application. [...] Les cartes usuelles [...] ne sauraient suffire pour cette recherche. En effet, elles ne permettent pas d'observer les effets possibles de l'imitation là où ils doivent être le plus sensibles [...]. Nous avons donc construit [une carte] spécialement pour l'étude de cette question [...]. La lecture nous en a donné les résultats les plus inattendus. [...] En définitive, ce que nous montrent toutes les cartes, c'est que le suicide, loin de se disposer plus ou moins concentriquement autour de certains foyers à partir desquels il irait en se dégradant progressivement, se présente, au contraire, par grandes masses à peu près homogènes (mais à peu près seulement) et dépourvues de tout noyau central. Une telle configuration n'a donc rien qui décèle l'influence de l'imitation. [Sui, 1897 : 120-129]

Tarde :

Elle n'a rien non plus que la contredise. En effet, la disposition en cercles concentriquement dégradés aurait lieu, d'après la théorie de l'imitation, si le suicide était un phénomène d'origine récente ; mais, il est très ancien ; et, de même que partout où l'action de l'imitation s'est accumulée pendant longtemps, il se produit un *nivellement*, un *tassement*, un *classement* pour ainsi dire. Et partir de là pour nier le caractère imitatif du suicide, c'est comme si on niait le caractère ondulatoire de la chaleur parce que la température d'une chambre y est égale partout quoique son *réchauffement* ait eu lieu à partir d'une bouche de chaleur ou d'un foyer (peut-être éteint à la longue). [CDS, 1897 : 230]

Durkheim :

Il n'y a ici ni imitateurs ni imités, mais identité relative dans les effets due à une identité relative dans les causes. Et on s'explique aisément qu'il en soit ainsi si, comme tout ce qui précède le fait déjà prévu, le suicide dépend essentiellement de certains états du milieu social. Car ce dernier garde généralement la même constitution sur d'assez larges étendues de territoire. [...] Ce qui prouve que cette explication est fondée, c'est qu'on le voit se modifier brusquement et du tout au tout chaque fois que le milieu social change brusquement. Jamais celui-ci n'étend son action au delà de ses limites naturelles. [Sui, 1897 : 127-128]

Tarde :

Ce qu'il y a de vague, c'est l'appel au *milieu social*, au *taux social*, à l'*état collectif*, aux *conditions d'existence*, à toutes les entités, à toutes les nébuleuses non résolues qui ont servi de prétexte aux ontologistes de la science sociale depuis qu'on a commencé à raisonner sur elle. [CDS, 1897 : 231]

Durkheim :

En résumé, s'il est certain que le suicide est contagieux d'individu à individu, jamais on ne voit l'imitation le propager de manière à affecter le taux social des suicides. Elle peut bien donner naissance à des cas individuels plus ou moins nombreux, mais elle ne contribue pas à déterminer le penchant inégal qui entraîne les différentes sociétés, et à l'intérieur de chaque société les groupes sociaux plus particuliers, au meurtre de soi-même. [Sui, 1897 : 134].

Tarde :

Encore ici, cette hallucination du *social* distinct et *séparé* de *l'individuel*. Qu'est-ce que ce taux social des suicides que n'affecte pas le moins du monde le *nombre plus ou moins grand des suicides individuels* ? [Je réponde :] le taux social, le *milieu social*, l'*état collectif*, etc., [ils sont] autant de divinités nébuleuses, qui tirent [M. Durkheim] d'affaire quand [vous vous êtes] embarrassé. [Vous] ne [voulez] pas que je les résolve en faits individuels contagieux et [vous avez] raison, car le mystère dissipé, le prestige tombe, et toute cette fantasmagorie de mots cesse d'impressionner le lecteur. [CDS, 1897 : 231]

Durkheim :

Mais il y a une raison plus générale qui explique comment les effets de l'imitation ne sont pas appréciables à travers les chiffres de la statistique. C'est que, réduite à ses seules forces, l'imitation ne peut rien sur le suicide. [...] Ce que montre surtout ce chapitre [du *Suicide* que j'ai dédié à l'imitation], c'est combien est peu fondée la théorie qui fait de l'imitation la source éminente de toute vie collective. Il n'est pas de fait aussi facilement transmissible par voie de contagion que le suicide, et pourtant nous venons de voir que cette contagiosité ne produit pas d'effets sociaux. Si, dans ce cas, l'imitation est à ce point dépourvue d'influence sociale, elle n'en saurait avoir davantage dans les autres ; les vertus qu'on lui attribue sont donc imaginaires. [...] Car on n'a jamais montré à propos d'un ordre défini de faits sociaux que l'imitation pouvait en rendre compte, et moins encore, qu'elle seule pouvait en rendre compte. On s'est contenté d'énoncer la proposition sous forme d'aphorisme, en l'appuyant sur des considérations vaguement métaphysiques. Pourtant, la sociologie ne pourra prétendre à être considérée comme une science que quand il ne sera plus permis à ceux qui la cultivent de dogmatiser ainsi, en se déroband aussi manifestement aux obligations régulières de la preuve. [Sui, 1897 : 134; 136-137]

Tarde :

Et c'est pour avoir voulu substituer à ces explications *métaphysiques* ou plutôt ontologiques des explications précises, tirées de l'intimité de la vie sociale, *des rapports psychiques d'individu à individu*, qui sont l'élément même, infinitésimal mais continuellement *intégré* de la vie sociale, que je suis traité de vague métaphysicien... par M. Durkheim ! [...] Quoi qu'il en soit, je dois constater de la part de M. D. un réel progrès. Dans son premier ouvrage, il n'avait pour la théorie de l'imitation, qu'une ligne dédaigneuse dans une note (v. la *Division du travail social*). À présent, il veut bien lui consacrer tout un chapitre, ou, pour mieux dire, tout un livre, car, d'un bout à l'autre, son dernier ouvrage semble dirigé contre moi. [CDS, 1897 : 232-233]

Durkheim :

Nous avons établi successivement les propositions suivantes : *le suicide varie en raison inverse du degré d'intégration de la société religieuse, domestique, politique*. [...] Nous arrivons donc à cette conclusion générale : *le suicide varie en raison inverse du degré d'intégration des groupes sociaux dont fait partie l'individu*. [Sui, 1897 : 222-223]

Tarde :

Est-ce vrai ? Cela dépend du sens qu'on prête à cette expression équivoque : le *degré d'intégration* d'une société. Si l'on entend par là le plus ou moins de *densité* et de *cohésion* d'un groupe social, c'est-à-dire le nombre plus ou moins

grand de ses unités et leur rapprochement physique plus ou moins grand, il est clair que la proposition ci-dessus est contredite par les faits. [...] Ainsi n'est-ce pas en ce sens tout physique [...] que [M. Durkheim] entend l'expression. [...] L'intégration dont [vous parlez] implique un « resserrement moral » et non pas seulement matériel. Mais il faut préciser. [...] Appeler cela de *l'intégration*, c'est assez bizarre de la part d'un auteur qui me reproche l'emploi que je fais [...] du mot *imitation*. [CDS, 1897 : 235-236]

Durkheim :

Ce n'est pas par métaphore qu'on dit de chaque société humaine qu'elle a pour le suicide une aptitude plus ou moins prononcée : l'expression est fondée dans la nature des choses. Chaque groupe social a réellement pour cet acte un penchant collectif qui lui est propre et dont les penchants individuels dérivent, loin qu'il procède de ces derniers. [Sui, 1897 : 336]

Tarde :

Explique cela qui pourra. Si [vous voulez] dire par là que le *penchant collectif* existe à part et en dessus de tous les *penchants individuels* au suicide, c'est pure chimère. Si [vous voulez] simplement dire que pour *chaque individu*, pris à part, le *penchant* qu'il éprouve au suicide provient *des penchants propres à l'ensemble des autres individus* qui veulent se tuer, c'est une adhésion donnée à ma théorie de l'Imitation. Or il paraît que ce dernier sens est le vrai. Donc [vous, M. Durkheim,] est mon élève sans le savoir. [CDS, 1897 : 246]

Durkheim :

Ce qui le constitue, ce sont ces courants d'égoïsme, d'altruisme ou d'anomie qui travaillent la société considérée, avec les tendances à la mélancolie langoureuse ou au renoncement actif ou à la lassitude exaspérée qui en sont les conséquences. Ce sont ces tendances de la collectivité qui, en pénétrant les individus, les déterminent à se tuer. [Sui, 1897 : 336]

Tarde :

Les pages qui terminent le chapitre sur le suicide égoïste sont belles, d'une poésie métaphysique à la Schopenhauer, mais il ne faut pas les presser. C'est de la mythologie pure. On y voit *la société* élevée au rang de personne, et de personne divine. [...] Durkheim est un Bonald athée, et par conséquent inconséquent. [...] ne nous laisse le choix qu'entre la tyrannie de la règle, qui mutile notre nature, qui blesse notre liberté, et le suicide qui supprime notre existence. *Se cloîtrer ou se tuer*, pas de milieu. À le lire longtemps, on deviendrait facilement anarchiste... [CDS, 1897 : 237; 244; 247].